

LE CONCOURS KAMISHIBAÏ PLURILINGUE : UN PROJET D'INCLUSION SOCIALE PAR L'OUVERTURE AUX LANGUES

YVANNE CHENOUF AVEC LA PARTICIPATION DE L'ÉQUIPE DE DULALA

Spécialiste de la littérature pour la jeunesse, chercheuse à l'Institut national de recherche pédagogique (INRP) et formatrice en IUFM, Yvonne Chenouf est la secrétaire générale de DULALA.

The Dulala association launched the Plurilingual Kamishibaï competition in 2014. Open to all educational establishments teaching children ages 3 to 15, the competition involves the creation of a story in kamishibaï form, in which must appear a minimum of four languages (regional, international, etc). The contest, now also held in countries outside of France, gives value to the plurilingualism of young people and contributes to an education that is inclusive and globally aware. To learn more about it, explore the gallery of winning kamishibaïs and download plurilingual games and activities, please visit kamilala.org.

Un projet pédagogique à visée éducative

La réalisation d'un kamishibaï en milieu éducatif (établissement scolaire, centre de loisirs, bibliothèque ou autre) est une action collective réglementée (par le dispositif théâtral) et flexible (de par la méthode heuristique employée). Entre contraintes à respecter et opportunités à saisir, entre le hasard des interactions (propositions, débats) et les lois du réel (sa complexité, ses incertitudes), une histoire cherche sa voie. On est face à un projet pédagogique à visée créative (invention d'un récit), orienté vers un but (réalisation d'un spectacle), justifié par des motifs (prendre la parole et s'écouter, imaginer une histoire et l'organiser en mots et en images, mettre en page, en voix et en scène). « Apprendre » se pare ici de tous ses sens : sens direction (but à atteindre dans un espace-temps donné), sens signification (estimation

des hypothèses), sens sensibilité (accueil et partage des émotions)¹. S'engager dans une telle aventure c'est en accepter les imprévus sans douter de ses promesses et se fier au meilleur timonier qui soit : le dialogue des intelligences.

Avec la réalisation d'un kamishibaï plurilingue tout change. C'en est fini de la verticalité de la transmission, des adultes qui savent et expliquent à des enfants passifs et soumis : les savoirs sont disséminés dans le groupe, moteur d'une formation mutuelle. Ne maîtrisant ni la totalité du contexte linguistique ni les rouages du kamishibaï, il n'y a plus un seul spécialiste détenteur de ce qui doit être enseigné et de ce qui reste à apprendre : chacun, enfant ou adulte, apporte sa pierre à l'édifice. La production avance sous le feu croisé des expériences singulières, des désirs profonds et des questionnements inédits : « Et toi, qu'est-ce que tu vois, qu'est-ce que tu penses, qu'est-ce que tu ferais ? » demandait Jacotot

¹ *Anthropologie du projet*, Jean-Pierre Boutinet, PUF, 2012



à ses étudiants². Tout le monde peut apprendre des autres et apprendre aux autres. C'est l'anti-magister, l'émancipation individuelle et collective sans hiérarchie superflue. Que de remous sous un petit théâtre de bois et de papier.

Documenter le processus de création

Depuis l'instauration d'un Concours Kamishibai plurilingue depuis dix ans, l'association Dulala demande à chaque classe candidate de tenir un carnet de bord autour du processus de création. À travers les milliers de lignes accumulées, une expérience s'organise offrant un nouvel éclairage sur le plurilinguisme à l'œuvre : qu'est-ce qui s'apprend quand des langues qui existent souvent à bas-bruit s'exposent sous la lumière, qu'est-ce qu'en retirent

aussi bien les individus que les structures tant au niveau des identités que des relations ? On parlera ici d'une année particulière (2020-2021), marquée par une crise sanitaire sans précédent dont les effets ont été le confinement familial, la fermeture des frontières jusqu'à la fameuse distance sociale. Quels rapports à l'autre dès lors qu'il peut être contaminant ? Le thème du concours concernait, cette année-là, *les voisins*. Sont-ils une menace ou une chance, l'occasion de prendre ensemble le destin commun ? Quelle histoire faire de la diversité quand les langues sont sources d'incompréhension et que la rumeur susurre « *prenez soin de vous* » ? En quête de voisinage, les acteurs du concours ont découvert, sous les peurs éparses, des valeurs communes aux accents singuliers. Que d'envergure pour un théâtre réputé du coin de la rue !

² En 1818, Joseph Jacotot enseigne le français aux Pays-Bas. Il ne parlait pas le hollandais et ses élèves ne parlaient pas le français. Il leur donna le livre *Télémaque* dans une édition bilingue français/hollandais et leur demanda d'apprendre le texte français en s'aidant de la traduction. Les étudiants s'apprirent ainsi le français. Dans *Le Maître ignorant* (Fayard, 1987) Jacques Rancière relate cette aventure



Fédérer des individus hétérogènes autour d'une oeuvre commune

La plupart des candidats au Concours Kamishibai de Dulala sont des enseignants oeuvrant en contexte plurilingue au sein de quartiers où résident des familles allophones ou aux revenus modestes, voire faibles. Nombre de ces participants ont trouvé de l'aide dans la structure même (collègues, ATSEM pour les maternelles, professeur documentaliste pour le collège, animateurs périscolaires, agent d'entretien), ainsi qu'à l'extérieur (intervenants en arts, responsables de musée, membres associatifs...) et auprès des parents, référents d'autres langues que le français. Des coopérations au long terme (entre 30 et 50 heures) ont permis de se découvrir « des talents respectifs » ou de confirmer un autre rapport au travail : « Nous sommes une école trilingue et nous avons la chance d'avoir une bulle musicale, ce qui fait que nos élèves connaissent certains mots dans différentes langues. Le projet kamishibai plurilingue a donc été un projet qui avait du sens pour nous. » Le Concours Kamishibai a beau être une compétition, il a des vertus fédératives quand des individus hétérogènes s'unissent pour faire oeuvre commune. Dans ce compagnonnage où chacun se forme au contact des autres (enfants/adultes), où

chacun, curieux de l'autre, s'ouvre à d'autres savoir-faire et d'autres savoir-être, des accords se nouent ou se restaurent pour une utopie aux modestes contours : écrire une fable, en se parlant et en s'écoutant, en cogitant et en agissant, en accueillant d'un même front les réussites et les défaites³. Dans l'émulation et la complicité, on se décourage et on se reconforte, on s'énerve et on s'émerveille et, à force de compter sur les autres, on apprend à compter pour soi, à prendre la confiance : « Mes élèves étaient fiers d'eux, c'est ma plus grande fierté. » On ne se contente pas d'être, on veut le bien-être dans un lieu aussi serein que dynamique, infiniment joyeux car on chante, on danse, on peint, on lit, on écrit, on déclame et par tous ces rôles, indispensables l'un à l'autre, on entre dans une histoire en train de se faire.

Une action inscrite dans la vie quotidienne

Indépendamment du palmarès international, les candidats se sont donné des objectifs plus « locaux » : se produire (devant d'autres classes, des parents, la direction, des étudiants, des chercheurs), sortir de l'institution et jouer dans le quartier, par exemple à l'occasion des Nuits de la lecture ou de festivals plurilingues, « ambiancer » la visite des

³ « Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite/Et recevoir ces deux menteurs d'un même front... », *Si*, un poème écrit en 1895 par Rudyard Kipling

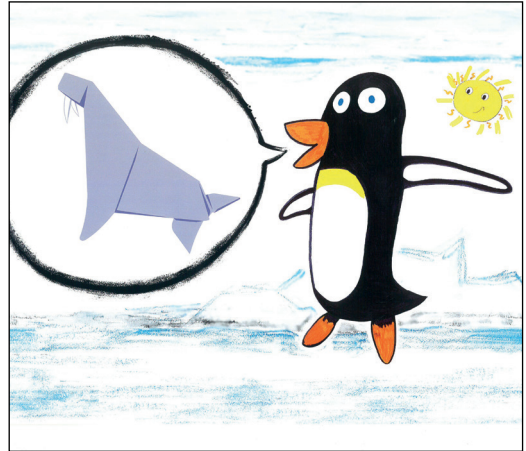
(o8)

Le voilà enfin ! Mais il n'a pas de couronne sur la tête !
Sans même lui dire bonjour, elle lui pose la question en soninké :
« An d'in kurufen wari ba ? »
Aurait-il vu sa **kan-kurufe** ?

Très surpris, il lui répond qu'elle devrait plutôt
demander au Phoque qui parle arabe algérien, là-bas sur la plage.

« Nawaari ! », le remercie-t-elle.

Tirez l'image



Kamishibai *Mais où est passée la couronne de Nya-Nya* réalisé par les enfants du centre de loisirs de Montreuil Romain Rolland, Dulala 2015-2016

CM2 au collège par une représentation, publier dans le journal de l'institution, être diffusé sur un site ou les réseaux sociaux, s'exposer au CDI, en médiathèque, recevoir la presse locale, répondre aux journalistes, s'enregistrer, imprimer, vendre, recevoir un mini-livret de souvenirs voire un butai personnel et se projeter déjà dans une autre production. Mais encore : élargir les horizons, s'intéresser aux musiques, aux cuisines, aux sonorités de pays lointains géographiquement, si proches socialement. Par ricochets, c'est une aventure existentielle qui se développe : le projet donne de la vie à ce qui n'existe pas encore, tant au niveau matériel qu'humain, il solidifie l'équilibre environnemental et, en faisant la part belle aux initiatives, responsabilise chaque individu au sein du même projet.

La part des enfants et celle des adultes

Les enfants occupent toutes les places, ensemble, en équipes ou bien seuls, discutant de tout (du thème, des personnages et des langues) et argumentant sur tout (les dialogues, les scènes, les lumières, les sons). Et pour cela, ils votent. Ils explorent l'environnement, rapportent des feuilles séchées, des algues, des écorces, ils figent les dessins, saisissent les textes sur ordinateur, découvrent des techniques (photo, marionnette, collage, décalquage...),

soignent les angles de vue, veillent à la lisibilité des pages, se disent « fais voir », se corrigent. Et bien sûr, ils votent. Ils interrogent leurs parents pour les traductions, jouent avec les mots, leurs sonorités et leur calligraphie. Ils comparent, s'harmonisent, toujours en votant. Ils écrivent, réécrivent, lisent et relisent, imitent, inventent, s'aident et se gênent mais jamais ne s'abstiennent. Ils clouent, visent, rabotent, ajustent, entrevoient des effets, se disputent des initiatives, persévèrent... sans cesse en votant, ce qui est loin d'être anodin en contexte plurilingue car voter c'est admettre qu'à chaque individu correspond une voix, que chaque voix compte et qu'ensemble, elles engagent la collectivité.

Les adultes s'adaptent mentalement et concrètement : « Dès que j'ai pris connaissance du thème du concours, j'ai adapté mes progressions pour créer une cohérence entre ce projet et les contenus étudiés cette année. De ce fait, les activités interculturelles comme les lectures, les arts ou les poésies se font écho. » Ils nourrissent, à tous les sens du mot : « J'ai un projet d'éveil aux langues (découverte d'un pays et de sa langue tous les 2/3 mois). A chaque pays, nous découvrons plusieurs mots de vocabulaire, des comptines, des animaux, certaines traditions et cuisinons en classe des recettes typiques... Tous les mots, animaux, gâteaux, évoqués dans le kamishibai sont issus d'un travail réalisé en classe. Les recettes ont

toutes été cuisinées et dégustées par les élèves en cours d'année. » Ils organisent les va-et-vient entre le projet et les arts (chant, danse, dessin, littérature), entre le projet et les familles. Grâce à des bilans réguliers, ils programment les enseignements et les entraînements. Ne maîtrisant pas la plupart des langues utilisées par les enfants, ils lâchent prise : « Oui, j'étais heureuse qu'ils puissent m'apprendre de nouveaux mots. » Ils descendent de leur piédestal moins par démission que pour exercer une « attention conjointe »⁴. C'est moins écrasant (« L'enthousiasme des élèves m'a beaucoup aidé à porter ce projet. ») et tellement plus inédit (« Je pense avoir surpris les enfants en me montrant intéressée par les langues parlées dans leur famille. Ils ont découvert qu'ils savaient des choses que je ne savais pas, et qu'en plus j'y accordais une grande valeur. » La revendication de l'égalité n'annule pas l'asymétrie de la relation entre adultes et enfants, elle la fonde autrement : en s'ajustant les uns aux autres, on réagit aux imperfections du monde par une présence accrue, aux côtés les uns des autres.

Une émulation individuelle et collective à différents titres

Au niveau de la prise de parole

Libérés de leur statut de subordonnés, les enfants font bloc dans les moments de doute et de démotivation. La perspective du spectacle est un bon stimulant de même que les découvertes réalisées pour y parvenir. Tous les témoignages des carnets de bord convergent pour dire la richesse des brainstormings, ces moments où chacun peut infléchir l'ordre des choses. Ils sont plusieurs à oser se dévoiler alors, à faire part d'un sentiment ou d'une expérience jusque-là tenu secret ou sous-estimé, plusieurs à écouter fébrilement résonner leur langue dans l'école ou la bibliothèque, comme un laisser-passer, un permis d'exister tel qu'en soi-même, avec les autres : « Trois mois après le commencement du projet, deux élèves se sont littéralement mis à parler et oser prendre la parole devant leurs pairs. »

Le kamishibai est un art de la parole aux multiples registres : on peut murmurer derrière le butai et puis faire jaillir des cris, montrer autant d'exubérance que de réserve, s'autoriser des silences, sortir de soi et y rentrer pour trouver ses marques.

Au niveau de la lecture

À force de lire et de relire leur histoire, à force de s'entraîner, les enfants s'affranchissent de la technique du déchiffrement et se concentrent sur le sens de leur message. Ils interprètent (voire théâtralisent) en tenant compte du matériel (le butai, ses lames) et du corporel (la prononciation, l'intonation). Ils travaillent pour un public absent dont ils envisagent les inaptitudes, les goûts, les résistances et les attentes. Nombre de témoignages font état d'une lecture plus fluide et plus forte, affirmée car adressée. Plus ouverts, plus confiants dans le résultat à venir, les enfants se plient de bonne grâce aux lectures répétées, montrant une incroyable facilité à mémoriser les formulations et les accents. S'ils respectent aussi bien les amplitudes et les scansion de chaque langue, c'est qu'en les comparant ils en saisissent le style (si ce mot ne renvoie pas au « beau style » mais aux principes généraux d'un fonctionnement langagier). Les adultes situent alors mieux certaines erreurs de syntaxe en français en les rapportant à chaque langue d'origine.

À force de lire des histoires, la culture de l'écrit s'étoffe : albums de littérature de jeunesse, poèmes mais aussi autres kamishibai. De la familiarité avec ces objets naît la curiosité d'en savoir plus : « Le partenariat avec la médiathèque est extrêmement précieux pour créer des habitudes de fréquentation de cette structure par les élèves et pour comprendre qu'au-delà de l'objet livre il y a un énorme travail de conception et de mise en valeur par les professionnels : auteur, illustrateur, éditeur, bibliothécaire, etc. »

Au niveau de l'écriture

L'écriture est ici intensive et collective. Les corrections se font entre pairs (certains étant plus à l'aise avec le vocabulaire, d'autres avec la conjugaison ou la syntaxe) et de soi à soi (auto-correction). L'entraide est aussi nécessaire que l'implication personnelle. Ensemble, on veille aux contraintes de la rédaction (vocabulaire plus soutenu qu'à l'oral,

⁴ « La co-présence physique comme médiation pédagogique », Emmanuelle Betton, *Éthique et éducation en formation*, n° 13, 2022

syntaxe spécifique) et on apprend à développer un sens critique : aucune information ne doit manquer au récit et toutes les idées doivent aboutir à une cohérence (début, milieu, fin). Les brouillons témoignent des interminables débats autour de la forme : trouver le mot juste, la bonne traduction, etc. Se plier au choix de la majorité n'est pas chose facile : il faut composer avec les autres sans se renier. Organiser le travail est alors primordial pour se donner un cadre et prévenir le découragement. C'est le rôle des maîtres de projet : « Nous avons au préalable longuement discuté sur ce qu'est un voisin puis rédigé des résumés différents et voté pour le meilleur. Puis, en groupes, tous les élèves ont étoffé la trame. Nous avons réuni les synopsis et c'est alors que les enfants ont choisi d'être écrivains ou dessinateurs ; les uns ont réfléchi à quel endroit injecter une autre langue, les autres aux meilleures techniques. »

L'écriture plurilingue crée de l'harmonie ou de la cacophonie « à l'oreille ». On se délecte des nouvelles sonorités, on les entrechoque, on les éprouve dans sa gorge et dans son corps, un plaisir qui n'a d'égal que la curiosité face au mystère de nouvelles calligraphies. Écouter la plume griffer la page, sentir le feutre caresser le papier et le calame s'y incruster, retenir le débordement de l'encre ou forcer le tracé du crayon, c'est prolonger les gestes antiques des scribes et, comme eux, « chercher l'union avec l'ordre du monde »⁵.

Au niveau des langues

En faisant l'inventaire de leur répertoire linguistique, les enfants prennent conscience de la richesse et de la variété des langues parlées dans le monde. Comment se répartissent-elles ? Pourquoi certains parlent plusieurs langues quand d'autres n'en possèdent qu'une ? Est-il possible de toutes les connaître ? Ces vagabondages langagiers conduisent à de nombreuses prises de distance, offrent une meilleure compréhension du fonctionnement de sa propre langue, une sensibilité accrue à l'« étrangeté » des autres. Le français, langue commune, langue de travail, y gagne en précision. Ayant goûté à l'investigation, les enfants enquêtent à domicile : « D'eux-mêmes nous avons pu constater qu'ils prenaient l'initiative de faire des recherches avec leur famille pour vérifier la prononciation ou l'écriture de certains mots. Ils ont été beaucoup moins passifs que dans des travaux plus traditionnels d'écriture. » Chacun s'enquiert auprès de son entourage, d'une prononciation ou d'une graphie. Ce temps d'échange familial est productif pour étoffer le récit du kamishibai mais aussi pour la connaissance de soi, la construction identitaire : « Pour une élève, cela lui aura permis de savoir quelle langue parle sa famille, donc de s'y intéresser. Pendant plusieurs semaines, elle m'a dit qu'elle parlait cambodgien. À chaque fois, je lui disais que cette langue ne s'appelait pas ainsi et je lui demandais de se renseigner. Chaque fois, elle revenait en me disant que c'était le cambodgien. La dernière fois, je lui ai dit avoir compris qu'elle ne voulait pas se renseigner, que ce n'était pas grave, mais qu'elle cesse de me parler de cambodgien. Elle est revenue le lendemain en me disant que ses parents parlaient khmer. »

⁵ « Préface », Jean-Pierre Angremy, *L'aventure des écritures*, BNF, 1997

Au niveau des arts

Diverses formes artistiques entrent dans la réalisation du kamishibai à commencer par la manipulation du butai qui demande de l'organisation (ne pas mélanger les lames), du doigté (glisser les lames en rythme) et de l'attention pour coordonner la voix aux images. À toutes ces étapes les enfants font preuve d'application : ils n'oublient pas qu'ils sont observés (par le groupe), qu'ils jouent pour quelqu'un (le public). Parallèlement à ce rôle de « régisseurs », ils développent d'autres savoir-faire, de la danse africaine aux origamis, des marionnettes au mime, de l'informatique à la photographie. Les relations se transforment à chaque étape du travail et les regards changent. Reconnu dans sa langue, chaque enfant s'intéresse à celle des autres, et c'est parée de multiples accents que la réalité quotidienne peut se dire, se comprendre, s'envisager autrement : le projet kamishibai est une excellente chambre d'enregistrement de tout nouvel arrivant (anglais ou syrien) qu'on accueille en s'intéressant tout de suite à sa langue, son pays, sa culture, ses savoir-faire.

Projet de classe, projet d'établissement

Presque tous les carnets de bord signalent un taux accru de générosité et de respect entre les enfants dû à la nécessité de partager pour réussir quelque chose de beau, de grand, de spectaculaire. La relation avec les familles s'en trouve renforcée : sollicités sur leurs savoirs, les parents sont moins craintifs, moins distants et, avec l'habitude, ils participent : « Les familles sont fières de la valorisation de leur culture d'origine. Cela permet à ceux qui sont éloignés du système scolaire de participer, d'aider leur enfant pour l'école. » Certaines familles se manifestent pour proposer leur aide au moment de la vérification des différentes langues et, tandis que la communication avec les équipes enseignantes devient plus facile, presque naturelle, on s'intéresse ensemble aux progrès des enfants : « Les parents sont étonnés, voire stupéfaits, de l'adhésion de leurs enfants au projet et de leur capacité à mémoriser des phrases et des chants en langue étrangère. » Ayant trouvé une place, les parents participent plus efficacement au reste de la scolarité. Moins déconnectée de la vie dès lors qu'elle part de ce que vivent et savent les élèves en dehors d'elle, l'école peut construire des objets de savoir généraux, abstraits.

Mais le projet kamishibai a aussi des effets au sein de la structure : soutien de la direction du collège pour que les élèves présentent leur travail publiquement, recours aux ressources internes en cas de problème (un professeur de langues, d'arts plastiques) et tentation de mettre en place un co-enseignement pour répondre à la nature transdisciplinaire du projet. Le mot « cohésion » revient à longueur de bilan : cohésion d'équipe, cohésion sociale.

Bilan global

Les bilans sont souvent écrits à la première personne, avec une émotion non dissimulée : « Génial ! J'ai adoré ! » ; « Je suis très satisfaite de cette expérience qui a permis de souder la classe autour d'un projet. Je suis fière de leur production finale car ils ont su faire corps et ont progressé dans de nombreux domaines (écriture, lecture, expression orale, compétences numériques...). » Ce n'est pas que les maîtres de projet (souvent enseignants) s'approprient la réussite mais c'est qu'ils ont entrevu à travers cette production un moyen ludique d'affronter une réalité souvent démoralisante, une façon de faire face en coopérant : « Étant le professeur principal de cette classe, j'ai remarqué des effets bénéfiques sur le climat général

« Ayant trouvé une place, les parents participent plus efficacement au reste de la scolarité. Moins déconnectée de la vie dès lors qu'elle part de ce que vivent et savent les élèves en dehors d'elle, l'école peut construire des objets de savoir généraux, abstraits. »

avec des élèves qui au cours du projet ont souhaité devenir tuteurs ou tutrices d'autres élèves afin de les aider. » Et même si ce travail est chronophage, plusieurs souhaitent recommencer, d'autres étant déjà récidivistes. Même engouement pour les enfants qui ont hâte d'aboutir : « Ils voulaient venir avec moi à la poste. »

Le kamishibai, qui est avant tout un spectacle, donne de la visibilité (une visibilité brillante) à ceux qui n'osent ou ne savent pas comment occuper le devant de la scène tant la méconnaissance de la langue française semble une barrière : « La réalisation de projets plurilingues est mon moteur, chaque année. C'est ce qui fait que les années se suivent et ne se ressemblent pas. J'ai l'impression de mieux connaître mes élèves et que ces projets génèrent un esprit d'appartenance à un groupe très important. » Savoir que d'autres classes, disséminées dans le monde, participent désenclave les tentations communautaristes : on est au monde et digne du même intérêt, tous autant qu'on est. « Comment ne pas être séduite, en tant qu'enseignante, par les valeurs qui font l'esprit du concours ? Je ne m'étais jamais intéressée à ce point aux autres langues parlées par mes élèves, et je trouve cela dommage. » C'est le moment de rendre hommage à ces éducateurs qui soulèvent des montagnes pour trouver le temps de finir dans les délais, pour avoir accès à une photocopieuse qui fonctionne, pour dégoter un budget afin de valoriser les brouillons des enfants, qui doivent faire avec l'intempérance des uns, les peurs des autres, dans le cadre d'un programme dantesque : développer chez des enfants aux conditions de vie parfois inqualifiables la facilité et le plaisir de communiquer ! L'entreprise est périlleuse pour eux : qu'exprimer d'autre qu'une colère voire une vengeance ? La crise sanitaire a fait apparaître la nécessité de la présence interpersonnelle dans la formation : « Toutes les cultures humaines sont faites de collaborations qui sont, étymologiquement, des « travaux ensemble », des efforts communs produisant des biens communs – où la compétition n'intervient que comme une écume très superficielle. Il est essentiel aujourd'hui de trouver ce commun fondamental, nourri d'une attention collective jointe et individuelle, mais solidaire, qui est le bien commun le plus important de tous. » écrit JMG Le Clézio. Quoi de plus solidaire qu'une troupe de théâtre se

préparant à réjouir un public et un public voyant sa vie se réfléchir sur les tréteaux ? Né en période de crise mondiale (années 30) pour subvenir aux besoins de chômeurs le kamishibai continue de légender modestement les vies ordinaires pour que toutes comptent. C'est un combat qui exige autant de ténacité que d'inventivité. Alors, comme l'écrit une enseignante : « Juste merci ! Cela fait trois ans que mes classes participent à ce projet et je ne compte pas m'arrêter là. » Pendant tout ce temps-là l'association Dulala a apporté de l'aide, mis des ressources en ligne, accompagné : « Vous participez merveilleusement bien à la promotion et la mise en valeur du plurilinguisme qui est essentiel de nos jours, et vous nous aidez à développer notre créativité. Merci pour tout ! »

Pour en savoir plus sur le concours :

Le premier concours a été lancé en 2014 par l'association Dulala, depuis ce sont 28 000 enfants qui se sont engagés dans la création d'un kamishibai plurilingue.

Depuis 2018, une dizaine de structures (associations, ambassades, réseau d'écoles...) dans le monde entier ont rejoint le réseau Kamilala piloté par Dulala et organise le concours chacune dans leur territoire. Quatre intangibles sont communs à l'ensemble des organisateurs : le principe de gratuité, celui de l'intégration d'au moins quatre langues aux statuts variés, une thématique différente tous les ans élue collégialement par l'ensemble de la communauté ainsi qu'une identité commune.

Pour s'inscrire au concours ou découvrir comment en organiser un, rendez-vous sur kamilala.org